

Eloge
de M. de Pibrac

Lue à l'Académie publique le 30 août 1772.

M. Deloœur

Gilles de Bertrand-Pibrac naquit à Saint Trajou, au diocèse de Comminges, en Gascogne, le huitième décembre 1693, de parents qui tenoient le premier rang parmi les notables de cette petite ville. Il aimoit à laisser entrevoir qu'il tiroit son origine d'une famille anciennement alliée avec celle de Dufour, de la branche de Pibrac. Des Recherches particulières m'ont fait connoître qu'un Jacques Bertrand, avocat au Parlement de Toulouse, vivant en 1480 et marié à Agnès Dufour, avoit été chef d'une famille féconde en sages magistrats, élevés aux grandes dignités de la Robe. Mais dans un pays où la coutume prive les cadets des avantages de la fortune, on doit perdre plus facilement qu'ailleurs la trace d'une origine illustre. On voyoit dans son appartement plusieurs portraits du célèbre auteur des quatrains, cet homme rare dont les talens ont également fait honneur à la magistrature, aux lettres, à la nation & à son siècle. Les Romains conservoient ainsi, dans le vestibule des maisons, les images de leurs ancêtres. Ce culte civil et domestique, trop négligé parmi nous, influoit sur les mœurs publiques; les traits des grands hommes rappellent le souvenir de leurs travaux & de leurs vertus: c'est un puissant aiguillon qui excite à les imiter.

ARC 1 d. 2

no 24 (3)



1893
L. J. P. 1893

1893

1893

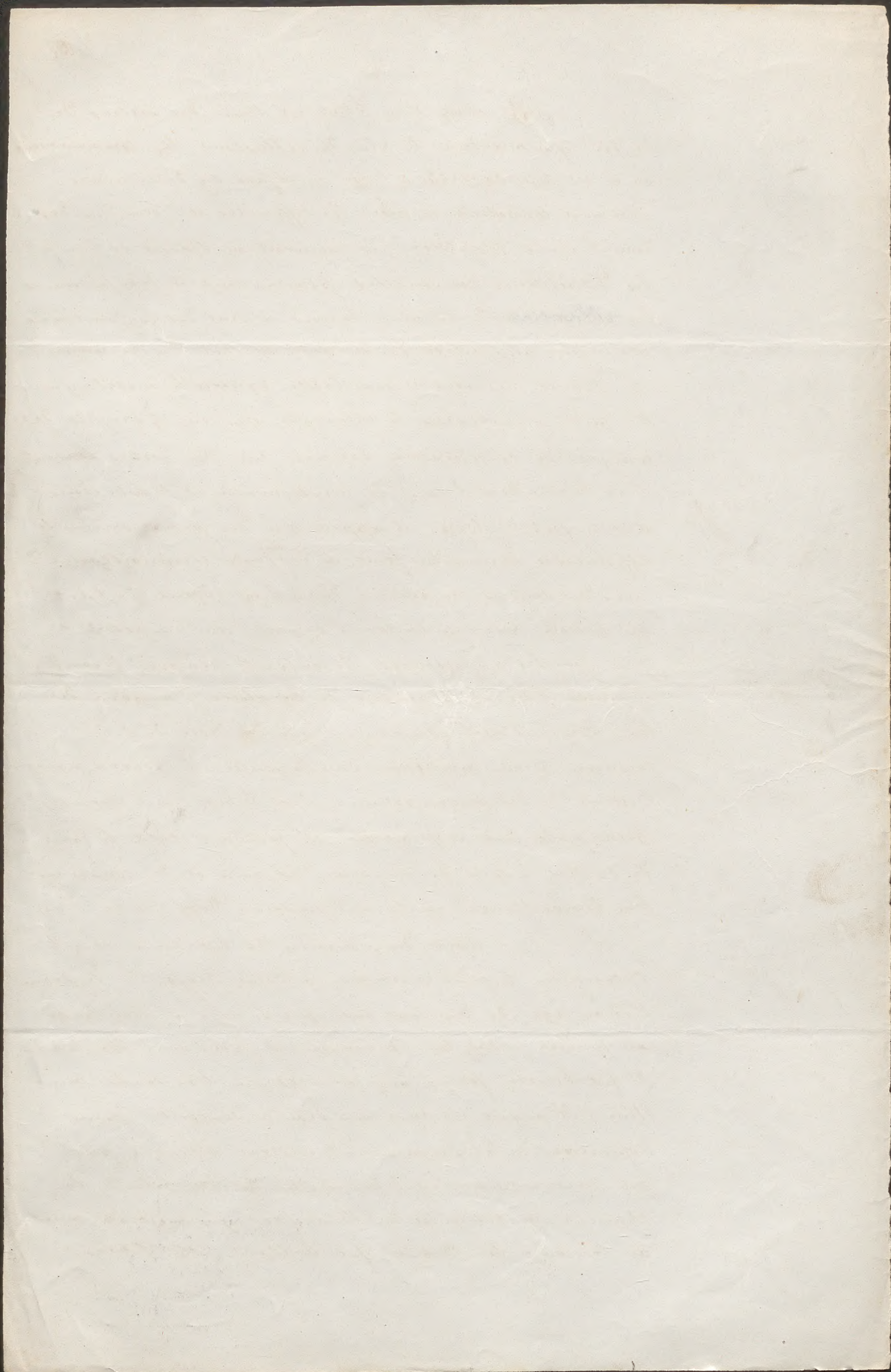
M. Delbecq
[p. 12 - p. 177]

Le choix d'un Etat est l'une des actions de la vie qui méritent le plus de réflexions, & communément on en est peu capable à l'âge où il faut s'y déterminer. Comment connoitroit-on alors les difficultés et l'étendue des devoirs d'une profession, et pourroit on savoir si l'on a les dispositions convenables pour en remplir parfaitement les obligations? le plus souvent ce sont des conjonctures étrangères aux choses qui décident du sort des personnes. M. Pibrac ne nous a pas laissé ignorer le motif qui l'a porté à embrasser la chirurgie. C'étoient & surpris des marques de considération données par des dames aimables à un homme dont l'âge, la physionomie et l'extérieur étoient fort négligés, il apprit que des prévenances si affectueuses étoient le fruit de la ^{plus} juste reconnaissance pour des services importants, dus à l'excellence de l'art qu'exerçoit avec réputation l'homme qui imputoit si peu par les apparences. Ce contraste frappa vivement le jeune Pibrac. L'amour de la gloire s'empara de lui. Déjà il n'est plus occupé que du désir de se consacrer à une profession dans laquelle il pourra acquérir l'estime de ses contemporains. C'est le but qu'il parut principalement se proposer, et pendant tout le cours de sa vie, le soin de se faire des amis et de conserver leur bienveillance, a été sa passion dominante.

Après deux années de résidence chez le Chirurgien le plus renommé de Saint Trézou, le jeune Pibrac, âgé de dix sept ans, fut envoyé à Coulouse, en pension, chez le Chirurgien en chef de l'Hôpital. Il fut bientôt formé aux exercices que l'on confie aux élèves. Il acquit surtout une grande dextérité pour l'opération de la saignée. M. Astruc obtint à peu près dans ce temps, au l'Université de cette ville, la chaire d'Anatomie et de Médecine qui avoit été mise au concours. Son début fut brillant. M. Pibrac

ACADEMIE ROYALE
DE
CHIRURGIE





assista à son premier cours d'Anatomie. L'émulation marquée du disciple lui gagna les bonnes grâces du maître. Et cette inclination, qui fut réciproque, ne se démentit jamais. M. Astruc, domicilié depuis à Paris, et devenu chef de parti dans des disputes de corps, avoit une aversion décidée pour ce qui portoit le nom de Chirurgien. En exceptant M. Pibrac de son antipathie, il sembloit avoir prévu le besoin fréquent qu'il auroit un jour de la Chirurgie, et s'être ménagé, de lui, la consolation de recevoir les secours de notre art des mains de l'amitié.

L'hôpital de Bordeaux fut la troisième station Chirurgicale de M. Pibrac. Il alla ensuite profiter sous de nouveaux maîtres, à Montpellier, & finit enfin à Paris, en 1717, âgé d'environ vingt quatre ans, avec le plus grand désir de s'avancer.

Les Ecoles de Chirurgie étoient très florissantes par les savantes & solides instructions qu'on y recevoit des plus grands maîtres. M. M. de la Peyronie, Arnaud & Petit n'avoient point d'auditeurs plus attentifs & plus assidus que M. Pibrac. Le hazard l'avoit placé chez un Chirurgien, exerçant sous la faveur d'un privilège, & qui étoit assés en vogue dans un certain ordre de personnes. Il se servoit d'un remède particulier, dont on peut très facilement abuser, au grand détriment des malades qu'on croiroit avoir guéris par son moyen. Les injections astringentes employées indiscrettement, pour tarir l'écoulement des gonorrhées, ont certainement l'inconvénient de faire refluer dans le sang le virus qui les a produites, & d'occasionner des fices locaux, auxquels on ne remédie souvent qu'avec bien des difficultés. M. Pibrac adopta cette manière de traiter, et elle l'a mérité sa réputation. Il apprit, sans doute, à en faire usage avec tout le

ACADEMIE ROYALE
DE CHIRURGIE
C. N.



Donnermercredi 9u ille en jent et alu. Fort ille tite capula

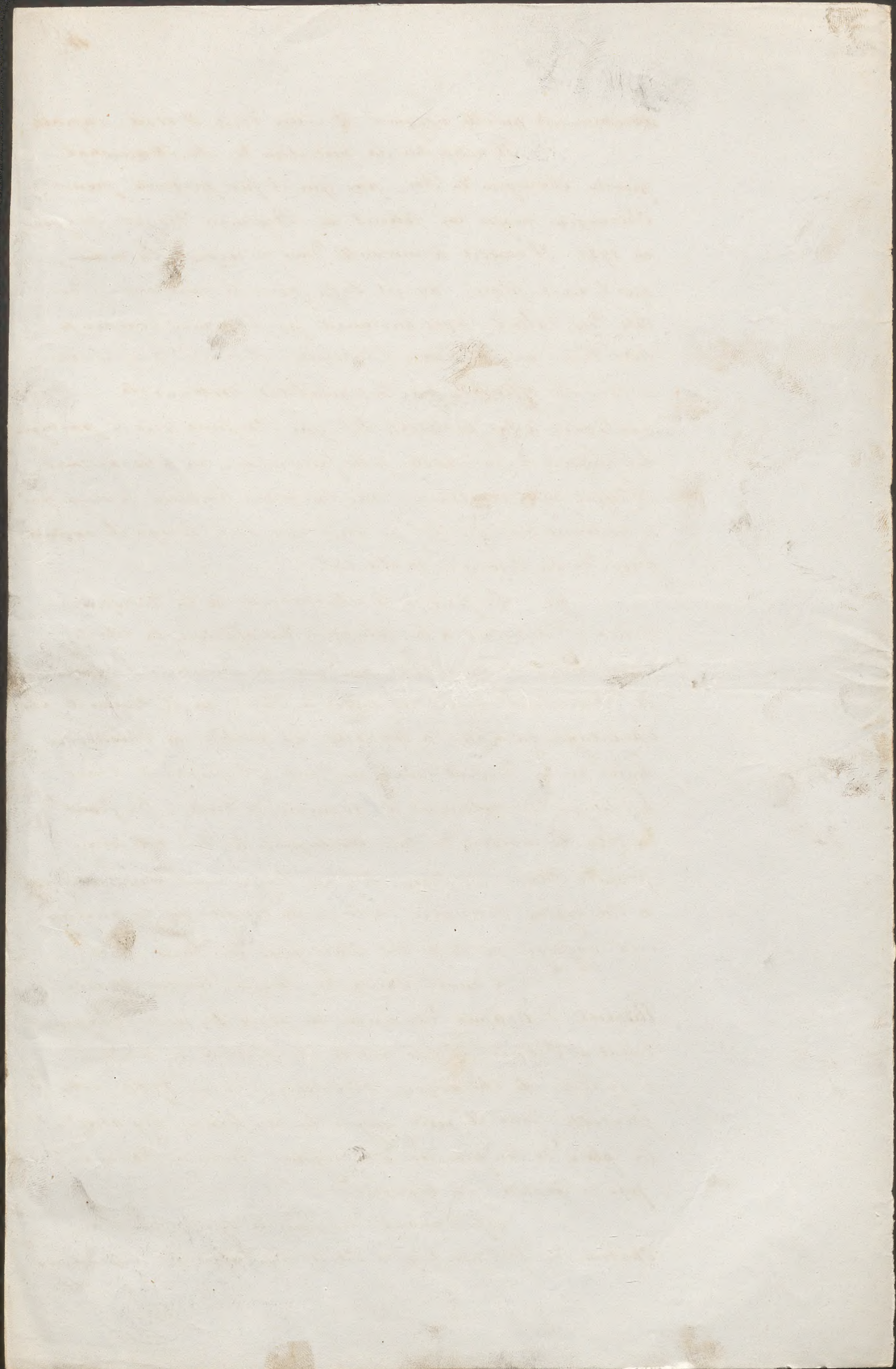
discernement qu'elle exigeoit & celui dont il étoit capable.
M. Eugene Il rechercha la protection de *Mo. Mareschal*,
 premier Chirurgien du Roi, par qui il fut présenté pour
 Chirurgien major au Colonel du Régiment Royal, Dragons,
 en 1721. Il réussit à merveille dans ce corps. La main,
 qui l'avoit placé, auroit suffi pour le cautionner du
 côté des talens, mais on n'auroit pu l'estimer beaucoup,
 sans vivre avec lui dans l'intimité. Il se rendit agréable
 à tous les officiers par des qualités personnelles
 analogues à sa position. Sif, gai, toujours prêt à partager
 les plaisirs de la société, à les faire naître ou à les ranimer,
 il devint aussi nécessaire, par sa bonne humeur, à ceux qui
 se portoient bien qu'il leur étoit essentiel lorsqu'ils avoient
 besoin de ses secours en mala die.

La paix et le relâchement de la discipline
 militaire donnoient à la plupart des officiers la liberté
 d'abandonner la garnison, pendant les quartiers d'hiver.
Mo. Dibrac venoit aussi les passer à Paris, où il trouvoit plus
 d'avantages qu'à être à son corps. La qualité de Chirurgien
 Major ne lui donnoit ici aucun droit à l'exercice de l'art
 & il songea sérieusement à acquérir ce droit. On forma
 en 1724 la maison de feu M^{onsieur} le Duc d'Orléans,
 premier Prince du sang. Il y eut l'agrément d'une charge
 de Chirurgien Ordinaire, à laquelle est attaché le privilège
 d'être agréé au corps des Chirurgiens de Paris.

L'année suivante, lorsque Louise Marie
 Elisabeth d'Orléans, Dauphine de Louis I, roi d'Espagne,
 revint en France, il fut mis sur l'état de sa maison
 en qualité de Chirurgien Ordinaire, et en 1726, cette
 princesse, dont il avoit gagné la confiance, lui accorda
 la place de son premier Chirurgien, devenue vacante
 par la retraite du Citulaire.

Après environ deux ans de séjour tant au
 Château de Vincennes qu'à Paris, au Palais du Luxembourg,



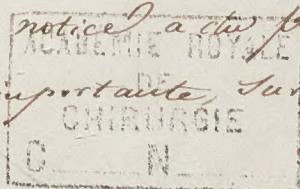


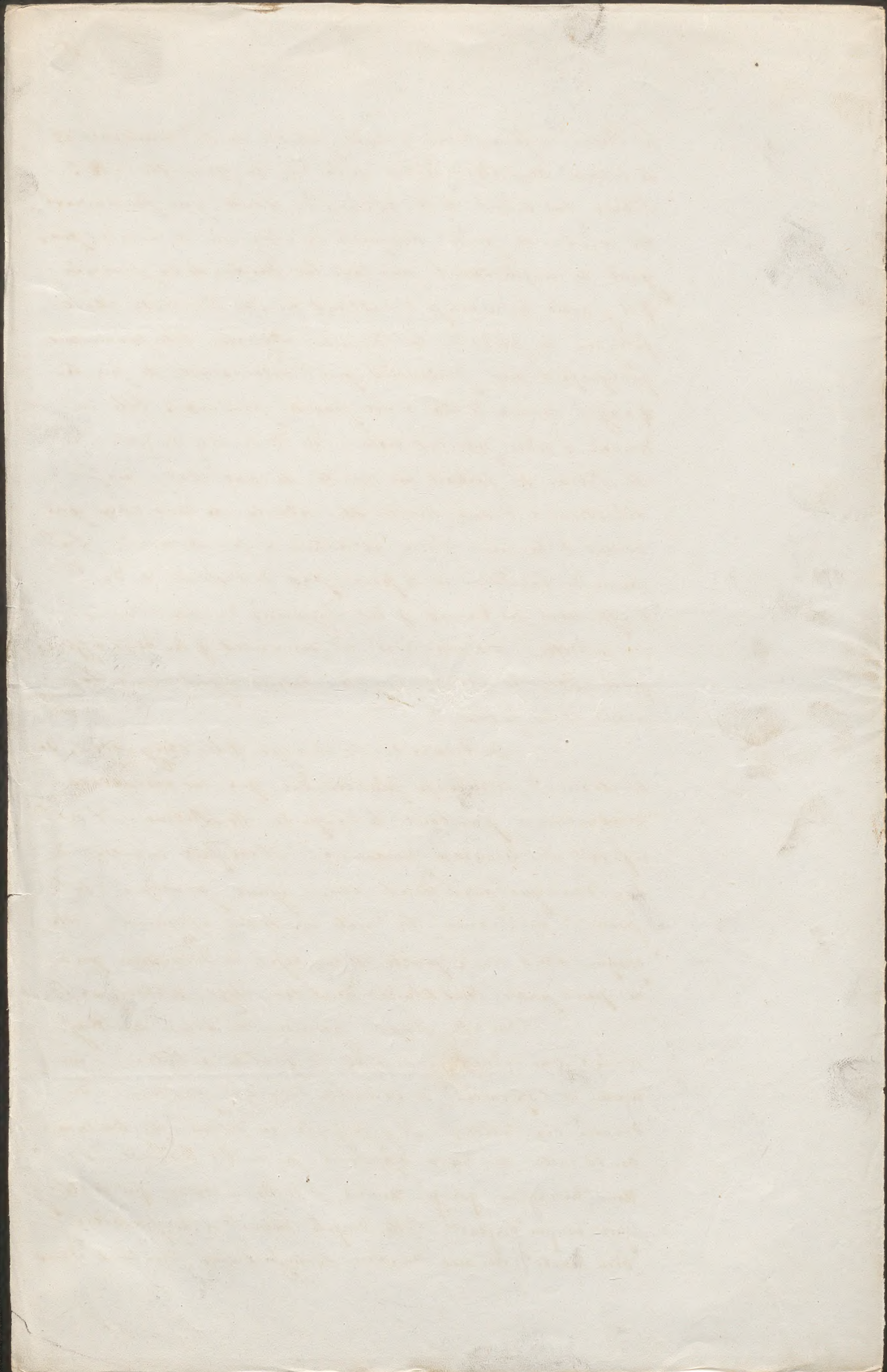
la Reine réforma une grande partie de sa maison & se retira aux Carmélites de la rue de Grenelle. M.^r Pibrac fut le seul de ses officiers de santé qui fut conservé. Ses exercices de piété, auxquels sa Majesté se livrait par goût, ne remplissoient pas tous les vides de la journée, & il y avoit beaucoup d'instants où cette Princesse étoit fatiguée du poids de la dignité Royale. Elle permettoit quelquefois aux personnes qui l'entouraient de parler & d'agir, comme si elle n'eût pas été présente. Elle en donnoit l'ordre par ces mots : La Reine n'y est pas. M. Pibrac se faisoit un mérite de contribuer au délassement d'une maîtresse adorée de tous ceux qui avoient l'honneur d'être attachés à son service. La faveur de la Reine ne le priva pas de l'estime et de l'affection des Dames & des Seigneurs de cette Cour. Sa politesse, ses manières prévenantes & les bons offices, qu'il rendoit volontiers, lui attachoient également les grands et les petits.

Ses devoirs de sa charge & les obligations de bienfaisance, beaucoup plus étendues, que les essentielles, ne absorboient pas tout le temps de M. Pibrac. Il ne refusoit ses secours à personne. Il est fait mention de lui dans quelques livres, comme ayant pratiqué le premier en France la taille au haut appareil. Cette époque assez remarquable est un sujet de discussion, qu'on ne peut passer sous silence dans son éloge historique.

Ten M. Senac, premier médecin du Roy, n'avoit pas dédaigné, en 1726, la qualité d'éditeur d'un traité de l'opération de la taille, ouvrage posthume du dernier Des Collets. Il y joignit un discours préliminaire sur la taille au haut appareil, où on lit ces mots :

Un Chirurgien, que je connois, a taillé un cocher qui a été guéri en peu de jours. Cette simple notice a dû paroître bien courte sur une matière si importante, surtout dans



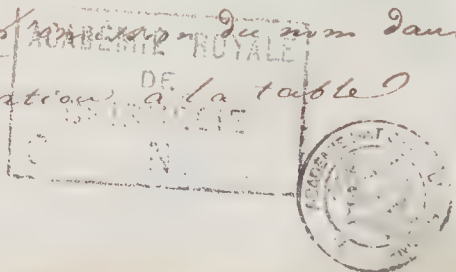


180

un discours apologétique, où l'on se proposoit de démontrer la
Supériorité de la lithotomie hypogastrique sur toutes les
autres méthodes.

Mr. Morand pratiqua le haut appareil, le
27 du mois de mai 1727, à l'hôtel Royal des Invalides,
& assista à une semblable opération, à Saint Germain en
Laye, le 10 décembre de la même année. Dans un traité,
qu'il publia sur cette matière, en 1728, il fait mention
du fait indiqué par Mr. Senac en disant (pag. 228)
"qu'il auroit bien souhaité pouvoir joindre à son
" observation, celle qui est citée dans un discours imprimé
" avec le traité de la taille par Mr. Collot, mais qu'il
" n'en avoit point eu jusqu'alors un détail assez
" circonstancié pour en faire usage." C'étoit sans doute
à Mr. Senac ou à Mr. Pibrac à donner au public les
explications convenables, s'ils avoient eu à se plaindre
d'une réticence de la part de Mr. Morand. C'est donc
à tort qu'on lui en a fait des reproches assez amers,
sous le nom de Joseph Rambeau le fils, maître en art
& Chirurgien jure de Montpellier, dans un ouvrage,
publié sans approbation, en 1729, sous le titre de
Réflexions anatomiques en forme de lettre, ou analyse de
la Dissertation de Mr. Morand, sur la taille au haut
appareil.

A la page 96 de cette Dissertation, on
parle de l'utilité d'injecter de l'eau dans la vessie, après
l'incision des téguments, afin de mieux reconnoître sa
situation à l'endroit où il faut l'entamer. Il est dit
dans une note au bas de la page, qu'un Chirurgien de Paris
a eu la même idée, et l'a communiquée à Mr. Mr. Lemery et Senac,
médecins. Et, à la table des matières, au mot Injection, Mr.
Pibrac est nommé comme l'auteur de l'idée dont on
a porté un jugement favorable. *Il n'est pas dans*
le Corps de l'ouvrage, et la désignation de la table





71

présentent une tournure qu'on a pu mal interpréter, & qui cependant n'a peut-être été, de la part de M. Morand, qu'une pure inadvertance. Elle a jeté un froid durable entre ces deux confrères, mais la prudence et la sagesse, qu'ils ont plus d'autre que le ressentiment, les a tenus éloignés l'un de l'autre sans aucun éclat. D'ailleurs étant entrés en même temps dans la carrière, ils y ont marché par des sentiers différents & ne sont, pour ainsi dire, rencontrés qu'au but, pour recevoir au même jour, les marques les plus honorables et les plus flatteuses du prix que le Souverain mettoit à leurs talens & à leurs services. *

M. Fibrac, accueilli de M. le Cardinal de Fleury, a vécu dans l'intimité avec tous ceux que son Eminence honoroit de ses bontés particulières. Il étoit fort aimé de M. Hérault, conseiller d'Etat & Lieutenant Général de Police. Sous les auspices de ce Magistrat, il fut chargé d'examiner, en 1732, au Château de la Bastille et dans des maisons particulières, plusieurs fanatiques, soit disant agités de convulsions dont les uns avoient donné au public des scènes comiques & ridicules, les autres d'indécences & même des scandales, dans le cimetière de la paroisse de Saint Médard, au faubourg Saint Marceau. C'étoit aux gens de l'art à décider s'il y avoit quelque chose de surnaturel de contre nature ou de simulé dans ces mouvements extraordinaires, que le peuple prévenu regardoit comme merveilleux, & comme une prédisposition à de véritables miraculeuses, qu'on assurait avoir été opérées par ce moyen. A l'examen, on reconnut que ces prétendues convulsions étoient volontaires; que les grimaces, les sauts, le roidissement des membres, la contorsion du corps en différents sens & à différents degrés de violence, de violence & de force, étoient le fruit de l'habitude, que ces farceurs d'espèce

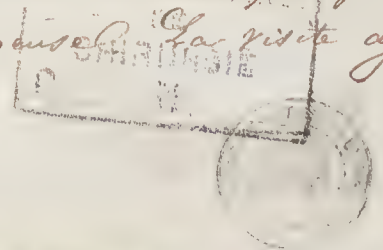
CHIRURGIE

* La Croix de l'ordre de Saint Michel.



nouvelle avoient acquis par des exercices répétés. Les procès
 verbaux de ces visites, dressés par ordre du Roy, ont été
 rendus publics dans le temps. & quoyque signés de
 principaux médecins & Chirurgiens de la Cour & de Paris,
 on sçait que ces Messieurs n'ont souscrit la plupart
 qu'aux répétitions des actes dont M. Dibeac avoit d'abord
 examiné & découvert le principe. C'est une justice qui
 luy a été rendue en termes fort honorables dans ses
 lettres de noblesse. On y lit : " que ses connoissances
 " dans la physique, dans l'anatomie & dans toutes
 " les autres parties de sa profession, contribuèrent
 " beaucoup à faire ouvrir les yeux sur un genre de
 " fanatisme qui s'introduisoit, il y a quelques années,
 " dans la ville de Paris, & à le dissiper, tant par les
 " lumières que luy donnoit son art, que par son zèle
 " pour le bon ordre et pour la Religion, dont
 " plusieurs sectaires vouloient ébranler la pureté &
 " l'uniformité. "

Il donna, en 1743, les mêmes preuves de zèle,
 de probité & de désintéressement dans la visite de ceux
 qui furent appelés, pour former un corps de dix huit
 cents hommes de milice pour la ville de Paris. Parmi les
 trente six mille hommes qui devoient tirer au sort, il y
 en eut un bon nombre de rejetés, pour des infirmités
 visibles, qui les mettoient hors d'état de s'acquitter du
 service militaire. Mais tous sans exception furent visités
 pour exclure de la loi du sort ceux qui avoient ou des
 hernies, ou les yeux faibles ; ceux enfin qui, quoyque sains
 d'ailleurs, ne seroient pas jugés d'une constitution assez
 robuste. Cet examen fut fait en dix huit jours. Chaque
 particulier a dû passer assez rapidement sous les yeux
 de l'observateur. Cela n'empêcha pas qu'il ne fut tenu
 un registre fort exact de l'état de ceux qui furent
 trouvés dans le cas de la dispense. La visite ayant été



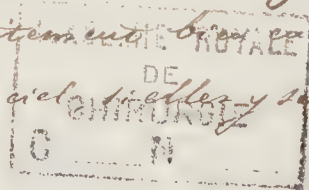


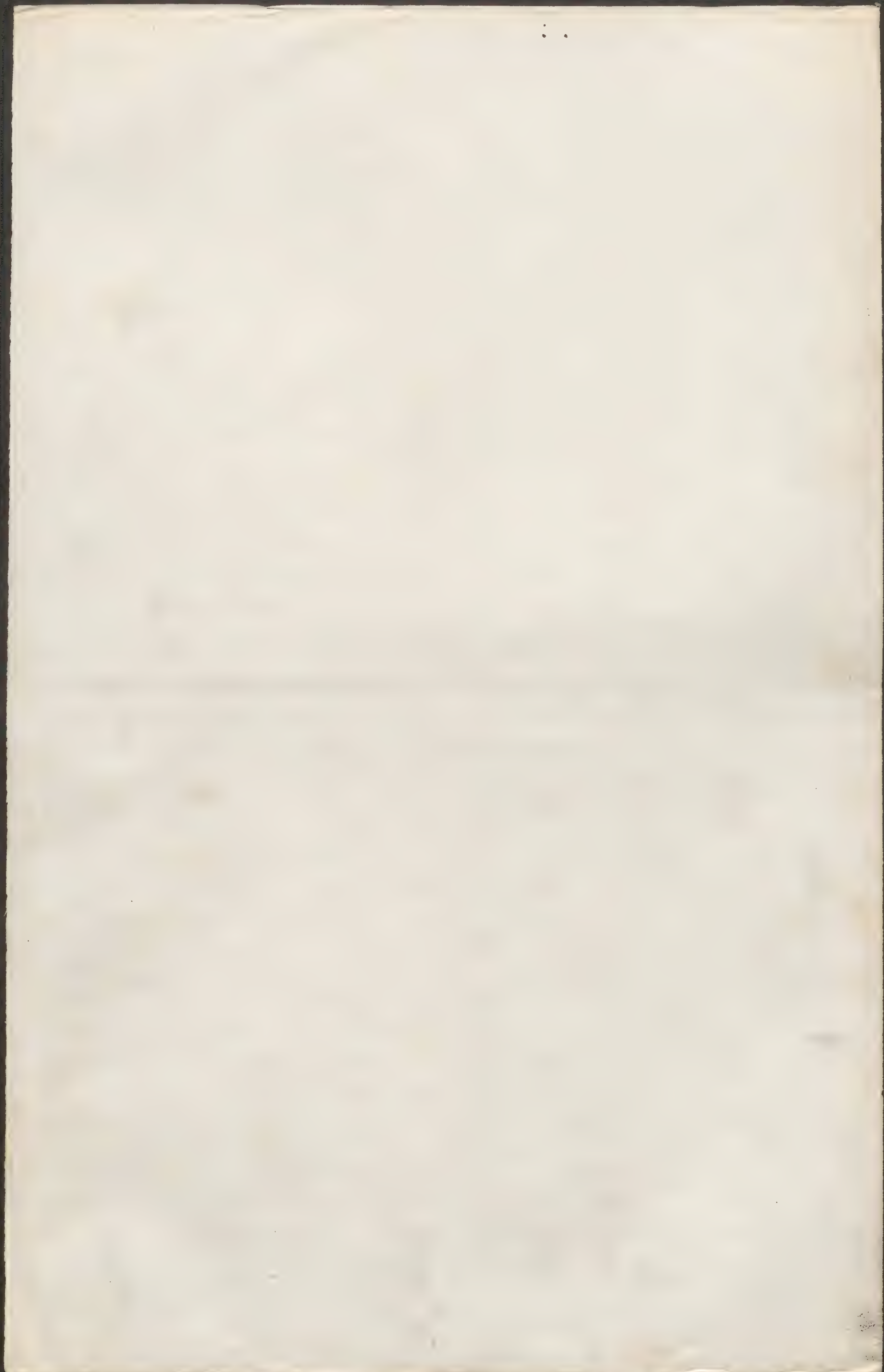
9

faite avec ordre, la jeunesse de chaque canton fut présentée
séparément & M. Pibrac eut voir depuis, dans la
compulsion de son registre, qu'il pouvoit déterminer à
quel genre de maladie ou d'incommodités on étoit plus
particulièrement exposé dans les différents quartiers de
Paris. Il se fondeoit sur un principe général qui est vrai,
c'est qu'il seroit possible, par des observations suivies,
de connoître les divers degrés de salubrité ou d'insalubrité
d'une ville, dans les différents points de sa situation.

Chaque quartier a, pour ainsi dire, un climat qui lui est
propre. Les rues ont des expositions différentes par
rapport à l'aspect du soleil & au souffle des vents.

Chaque maison est sous des influences particulières, qui
rendent son habitation plus ou moins saine, à différents
égards. Mais on ne pouvoit rien conclure de l'examen
précipité d'un si grand nombre d'hommes, dont les
incommodités anciennes auroient été attribuées exclusivement
au quartier qu'ils n'habitoient peut être, pour la
plupart, que depuis très peu de temps. On doit néanmoins
faire remarquer icy, à la louange de M. Pibrac, qu'il
a très bien vu l'utilité qu'il y auroit à faire des observations
décisives sur cet objet. Avec des lumières & un zèle persévérant,
on pourroit établir à quel degré l'habitation dans
chaque quartier seroit plus ou moins saine; & comme tous
les avantages & tous les inconvénients sont relatifs, on pourroit
porter les connoissances assez loin pour déterminer quel lieu
donneroit le domicile le plus avantageux à chaque personne,
suivant la nature de son tempérament, et les dispositions
qu'elle auroit à certaines maladies, dont on pourroit par
là se garantir. Nos corps sont, à l'égard des influences
extérieures, soumis aux mêmes règles que les végétaux.
Les plantes qui tiennent parfaitement à certains
climats, dépérissent sous le même ciel & celles qui sont dans une
exposition défavorable.

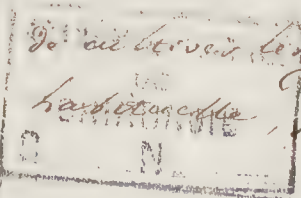




Le Gouvernement employoit M. Pibrac dans toutes les occasions où son secours luy étoit nécessaire. En 1749, il fut chargé de soigner les malades, qui étoient en assez grand nombre, parmi les mendiants qu'on avoit enfermés, par ordre du Roy, dans l'hôpital St. Louis.

Ces services constants & gratuits luy ont mérité, en 1752, la faveur des lettres de noblesse, lesquelles, suivant leur texte même, sont le témoignage le plus précieux que le Roy puisse donner de son estime & de son affection, à des sujets qui sçavent s'en rendre dignes, par les avantages que leurs lumières, leurs vertus & leurs talents procurent à l'Etat & surtout à la conservation des hommes. L'année suivante, en 1753, le Roy le nomma Chevalier de son ordre. Il fut d'autant plus flatté de cette nouvelle grâce, qu'il ne l'avoit point sollicitée. M. le Duc de la Trillière la luy procura & eut le plaisir de pouvoir accorder, dans cette circonstance, son affection particulière pour M. Pibrac, avec l'équité & la bienfaisance qui caractérisent son ministère.

L'établissement de l'Ecole Royale militaire eut lieu la même année. M. le Comte d'Argenson, ministre de la Guerre, aimoit aussi M. Pibrac. Il l'agréa volontiers pour Chirurgien Major des jeunes Gentilshommes, sur la présentation de M. Paris-Luverney, l'intendant ou plutôt le père de cette Ecole naissante, qu'il regardoit comme le plus doux fruit de son travail, si utiles à l'Etat. Il étoit depuis longtemps l'ami intime de M. Pibrac, & cette liaison rendoit inutiles les mouvements, que plusieurs concurrents se donnoient pour obtenir ce poste distingué. Avec des amis en crédit, on est pourvu sans sollicitation & sans intrigue des emplois dont ils disposent. Tout être regardera-t-on le soin constant de se faire en place comme une sollicitation, qui prépare



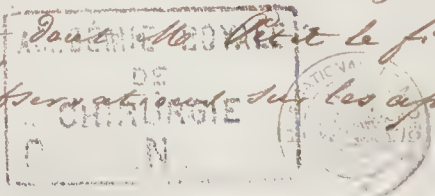


125
71

de lui les succès qu'on croit avoir recherchés avec le moins
d'ardeur.

Les places et les distinctions auxquelles M.
Pibrac pouvoit aspirer, rendoient la fin de sa carrière
assez brillante. Il eut l'honneur, en 1760, d'être appelé
en consultation, avec les plus célèbres praticiens de Paris,
pour la maladie de feu Monseigneur le Duc de
Bourgogne. Les autres consultants, suivant l'usage
ordinaire, se rendoient à Versailles, aux jours indiqués,
uniquement pour remplir leur mission. M. Pibrac,
constant dans ses maximes, ne revenoit à Paris qu'après
avoir vu & cultivé les personnes de la Cour dont il avoit
l'honneur d'être connu. Il conversoit avec elles de l'état
touchant d'un jeune Prince, qui étoit l'espoir le plus
cher de la nation. La Reine voulut que M. Pibrac lui
fut présenté selon le cérémonial, afin de pouvoir entrer
librement chez sa Majesté, pour lui faire la cour & lui
rendre compte de son opinion sur la santé de son petit
fils. Les amis de M. Pibrac ménageoient les choses de
façon qu'il fut engagé à venir, tous les jours, de Paris
à Versailles, pour assister, avec la faculté de la Cour,
aux pauserments. Il avoit acquis de bonne heure, dans la
fréquentation des grands l'art de composer ses paroles
& ses actions et de ne pas montrer toujours ses sentimens.
Cette espèce de dissimulation, sage et utile, principalement
à la Cour, n'exclut pas la franchise et la droiture du
caractère, qui cesseroient quelquefois d'être des vertus,
si on les enfermoit pas dans les bornes que la prudence leur
prescrit.

A l'établissement de l'Académie Royale de
Chirurgie, M. Pibrac fut mis au nombre des quarante
Conseillers du Comité perpétuel. On trouve de lui un fait
de pratique fort intéressant, dans lequel le fils a
fait usage dans un préci d'observation sur les apostèmes

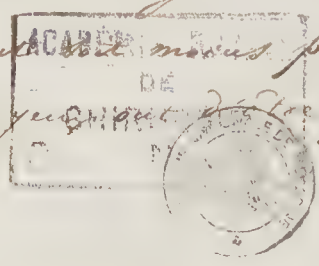




du *foye*, *imprime* dans le second tome des *mémoires* de l'académie.

Un *mémoire* sur l'abus des *sutures*, *imprime* dans le troisieme tome, a fait et fera toujours beaucoup d'honneur à M. Pibrac. Convaincu de la possibilité de maintenir les lèvres d'une playe plus rapprochées par la situation, à l'aide d'un bandage méthodique, il avoit d'abord eu dessein de proscrire absolument les *sutures*, à l'exemple de Paracelsus. On les employoit certainement avec trop peu de ménagement pour une cicatrisation qui pouvoit souvent être parfaitement remplie par des moyens plus doux. Mais a-t-on pu prévoir tous les cas? Et ne peut-il pas s'en présenter où, faute de ce secours, on réussiroit difficilement à rétablir la continuité des parties divisées contre l'ordre naturel? M. Pibrac a déféré aux raisons qu'on lui a opposées, & dans la rédaction de trois ou quatre *mémoires*, nés des discussions académiques sur cette matière, il a adopté des modifications raisonnables. Le seul changement du titre de son *mémoire* a paru terminer la plus grande difficulté, en le donnant sur l'abus et non contre l'usage des *sutures*. Le bandage, qu'il a imaginé pour la réunion des playes de la langue, est une invention aussi simple qu'ingénieuse, et prouve en son auteur un esprit de ressources dans les cas embarrassans et difficiles.

La prescription des onguens dans le traitement des playes avec perte de substance a été adoptée, d'après ses remarques insérées dans le quatrieme tome de nos *Mémoires*. C'est un travail utile et un fruit excellent, quoique tardif, d'une longue expérience. M. Pibrac en a fait l'avent. Il semble, dit-il, que dans les choses ordinaires, l'habitude éloigne l'usage de la réflexion; et que la fleur de l'esprit est moins percante, à proportion de la facilité que les yeux ont de se laisser frapper.



Das Schicksal des Menschen

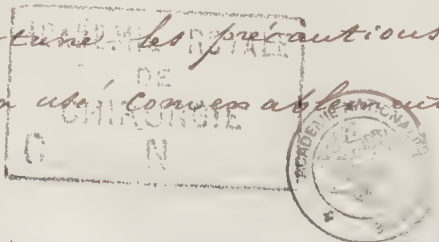
des objets avec lesquels on est le plus familiarisé.

Non
Dans un autre mémoire, M. Pibrac s'éleva contre l'usage du sublimé corrosif. Les autorités les plus imposantes ne lui ont point fait illusion sur le crédit qu'on a voulu donner à un poison plus dangereux, dit-il, que la maladie qu'on a entrepris de guérir par son moyen. Non content de rejeter l'usage interne du sublimé du traitement de la maladie vénérienne. Il portoit jusqu'à l'enthousiasme son opposition à l'usage de cette préparation mercurielle, & menaçoit de dénoncer à M. le Procureur Général, comme empoisonneurs, ceux qu'il scauroit l'avoir administrée. Dans cet excès, louable peut-être par le motif, il se regardoit comme le défenseur zélé & le vengeur des droits de l'humanité. Il avoit continuellement présents à l'esprit les termes d'une décision de la faculté de Médecine, contre un Charlatan qui avoit fait périr une Dame, par la simple application extérieure du sublimé corrosif sur une tumeur. On y déplore le sort de ceux qui ont le malheur de tomber entre les mains de pareils assassins. Car quand il leur arriveroit d'échapper à la mort, leur santé ne manqueroit pas, dit-on, de recevoir des atteintes funestes. Ils traînent une vie languissante; & ce qui est de plus fatal, c'est qu'ils ne soupçonnent seulement pas la source des maux qu'ils endurent.

La place de Directeur de l'Académie a été plusieurs fois conférée à M. Pibrac par le suffrage unanime de ses confrères, & il en étoit pourvu lorsque la mort l'a enlevé après quatre jours d'une fluxion de poitrine, le 14^e Juillet dernier (1771) au milieu de sa soixante dix huitième année.

La sociabilité a été son caractère spécial.

Il n'a jamais connu sur la fortune les précautions de la timide prévoyance, & il a usé inconsidérément de

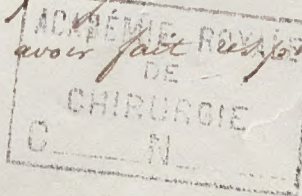




ses faveurs. Par sa table & ses manières engageantes, il a fait les honneurs de l'Académie, & l'on pourroit presque dire, ceux de la nation aux étrangers distingués en Médecine & en Chirurgie, qui venoient à Paris. Il aimoit fort la représentation. Sa vaisselle d'argent étoit magnifique, & ses étendards fort recherchés. Christophe n'a point eu de plus fidèle imitateur.

Au reste, il cherchoit avec empressement les moyens de servir ses amis & les prévenoit même, ce qui doubloit l'obligation de ses bons offices. Il savoit, au besoin, y mettre de la délicatesse. Je luy^{ay} aidé quelquefois à une bonne action, dont il avoit tout le mérite. Un ancien Coufrère, qu'une conduite sage n'avoit pas mis à l'abri de l'infortune dans un âge avancé, où l'exercice de l'art ne luy présentoit que de très faibles ressources, recevoit, sans le savoir, les bienfaits de M. Pibrac, sous la forme d'honoraires de consultations dont je luy envoyois copie, & sur lesquelles on luy demandoit son avis.

M. Pibrac avoit épousé la sœur de M. de la Fresnaye, Ecuyer, ancien échevin de la ville de Paris. Il en a eu une fille, morte quelques années avant sa mère, en 1760. Mademoiselle Pibrac, sa nièce, dont il a reçu pendant vingt ans tous les soins qu'il auroit pu espérer d'une tendresse & d'un traitement filiale, et M. l'abbé Pibrac, Doyen du Chapitre de Saint Aureulf de la ville d'Auch, ont fait présent à l'Académie du buste de M. leur Oncle. C'est un gage de l'amitié de M. le moine, sculpteur du Roi, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & l'une de ses productions qui estimoit le plus cet artiste célèbre, qui semble avoir fait resplendir le bronze



111
The first of the three is the
second of the three is the
third of the three is the
fourth of the three is the
fifth of the three is the
sixth of the three is the
seventh of the three is the
eighth of the three is the
ninth of the three is the
tenth of the three is the

The first of the three is the
second of the three is the
third of the three is the
fourth of the three is the
fifth of the three is the
sixth of the three is the
seventh of the three is the
eighth of the three is the
ninth of the three is the
tenth of the three is the

The first of the three is the
second of the three is the
third of the three is the
fourth of the three is the
fifth of the three is the
sixth of the three is the
seventh of the three is the
eighth of the three is the
ninth of the three is the
tenth of the three is the

& animé le marbre sous les traits augustes du monarque
 bien aimé, dont la protection bienfaisante sera l'objet
 éternel de notre reconnaissance.

